

UNE SURVIVANTE PASSIONNÉE par et pour l'humain

Entrevue avec la psychologue Johanne de Montigny

GILLES NADEAU, D. TH. P.
Responsable du Service de la pastorale
Maison Michel-Sarrazin, Québec
Courriel: gnadeau2@sympatico.ca

Par une belle journée du mois d'août 2008, je suis accueilli par Johanne de Montigny dans son bureau situé sur une artère très achalandée de Montréal. M^{me} de Montigny œuvre actuellement en soins palliatifs et en suivi de deuil à l'Hôpital général du Centre universitaire de santé McGill à Montréal et en pratique privée. Le contraste entre la fébrilité de l'activité de la rue et le calme de ce bureau est frappant. Je ressens alors ce que je ressens souvent lorsque j'ai l'occasion d'entendre, de lire ou d'échanger avec celle que nous nommons familièrement Johanne. Cette expérience est celle d'être *enveloppé*. Dans ce bureau, des centaines de personnes ont partagé leurs souffrances et ont été écoutées. Aujourd'hui, les rôles sont renversés. L'écoutante consent à parler d'elle-même.

Merci beaucoup Johanne d'avoir accepté de partager avec les lecteurs des Cahiers ce que tu portes dans ton engagement en soins palliatifs. J'en profite pour te remercier de ces heures consacrées à nous faire connaître nos pionniers par plusieurs entrevues que tu as menées et qui ont été publiées dans les Cahiers. À ton tour maintenant de te soumettre au supplice de la question!

Lors de mes premiers pas dans les soins palliatifs, j'ai vite entendu parler de toi et nous avons eu le plaisir de collaborer ensemble, entre autres, au projet des Cahiers. J'ai alors connu la femme mature. Mais Johanne a certainement une histoire avant les soins palliatifs.

Tu n'as pas connu la petite bonne femme (rires)! La petite fille est encore en moi. C'est l'émerveillement, le rire, le jeu et la joie. J'ai gardé ce côté enfant chez moi.

Je suis née dans les Cantons de l'Est, à Sherbrooke, une ville qui a marqué un certain parcours. Mais Montréal est ma ville d'adoption. Je suis la troisième d'une famille de quatre enfants. J'ai une sœur et deux frères. Mes deux parents sont décédés en 2001.

Les années vécues à Sherbrooke sont aussi marquées par des moments de tristesse, puisque j'ai grandi avec des parents qui se sont séparés.

J'ai connu mon père pendant mes six premières années de vie et j'en garde un souvenir affectueux. Les psychologues affirment que les premières années de la vie sont les plus importantes pour l'enfant. J'en

suis persuadée. J'ai reçu de mon père, dans mon souvenir, beaucoup de tendresse à un âge crucial. Il était maternel. Il me semble que j'ai gardé cela de lui, comme souvenir et comme bien-être en partance dans ma vie.

Tu avais six ans au moment de la séparation.

Oui. Le plus petit, mon frère Bernard, n'avait qu'un an. Cette séparation a demandé une réorganisation familiale en profondeur, parce qu'on partait d'une très grande maison pour aller vivre dans un minuscule appartement. J'ai eu une mère très courageuse, jamais désespérée, une mère extrêmement travaillante, vaillante. Elle était alors dans la trentaine. Cela a été pour elle, j'imagine, tout un défi. Elle nous a élevés seule. Elle était devenue chapelière dans les premiers temps de sa séparation, ce qui nous a valu sa présence à la maison. Par la suite, elle s'est beaucoup engagée socialement. Si j'ai quelque chose de ma mère, c'est certainement le travail qu'elle aimait exécuter au quotidien avec le souci de l'accomplissement.

Au Québec, les deux premières maisons pour femmes en difficulté ont été ouvertes à Sherbrooke et à Longueuil. En 1978, ma mère fondait à Sherbrooke la maison L'Escale. Beaucoup de choses portent le nom de ma mère en mémoire de tout ce qu'elle a fait pour aider les femmes en difficulté (un arbre, une maison, un kiosque). J'ai partagé avec elle ses préoccupations, non seulement dans ma vie d'adulte, mais aussi durant ma vie d'enfant.

Étant chapelière, elle était une maman accessible, puisque son travail se faisait à domicile. Nous avons grandi comme ça, à travers son dévouement.

J'ai quitté Sherbrooke en 1973, à l'âge de 23 ans.

Pour du travail ou pour des études?

Lorsque je suis arrivée à Montréal, j'ai travaillé comme secrétaire pour des ingénieurs-conseils.

Je n'ai pas fait d'études avancées au rythme assidu des années, parce que mon environnement familial ne m'avait pas au départ initiée au bonheur des études et de la lecture. Il n'y avait pas de livres à la maison. Je n'ai pas bénéficié d'un modèle stimulant

de ce côté-là, même si ma mère était toujours fort encourageante pour mes projets. Elle n'avait pu elle-même faire de longues études. Maman était une autodidacte qui se plaisait à dire qu'elle avait gradué à l'Université de la vie.

Comment s'est effectué le passage du travail aux études?

Le désir des études est venu beaucoup plus tard. Comme on dit: «Mieux vaut tard que jamais.»

Dans la vingtaine, j'ai constaté que, si je voulais aller vers mes ambitions, je n'avais pas ce qu'il fallait pour le faire. Je devais donc m'organiser.

J'ai décidé de changer de domaine comme secrétaire. Je suis allée travailler à l'Université de Montréal. C'est sans nul doute dans ce milieu que j'ai été influencée pour faire des études avancées. J'étais alors secrétaire au Service de la recherche. Les demandes de subventions des professeurs et tous les documents qui s'y rapportent passaient par le bureau du secrétariat. J'étais stimulée pour la vie universitaire par les étudiants. Je ne savais pas trop où je m'en allais comme secrétaire, mais je savais que je me dirigeais vers une nouvelle carrière professionnelle. J'étais motivée à aller toujours plus loin. J'ai alors commencé des études, par cours du soir. Je ne sais pas exactement pourquoi, mais j'avais choisi le domaine des relations industrielles. Rien à voir donc avec le parcours ultérieur.

C'est à l'Université de Montréal, toujours dans le cadre de mon travail, que j'ai été mis en contact avec M. Rodrigue Tremblay, à l'époque professeur en sciences économiques. Ayant appris qu'un poste de secrétaire principale au futur ministre était disponible, j'ai proposé ma candidature. C'est ainsi que je suis passée de secrétaire pour des ingénieurs-conseils à secrétaire universitaire pour finalement devenir secrétaire principale au ministre Rodrigue Tremblay. J'avais un bureau à Montréal et à Québec, tous deux dédiés au ministère de l'Industrie et du Commerce.

À 29 ans, c'était fort stimulant pour moi d'endosser pareilles fonctions, de voyager et de

travailler dans un cabinet ministériel. C'était le début d'une carrière prometteuse. Et j'étais heureuse.

Est-ce à cette époque que s'est produit l'accident qui a marqué un tournant dans ta vie¹ ?

Oui. Pas longtemps après avoir débuté dans ce poste, six mois seulement.

Acceptes-tu de nous parler de certains faits marquants ?

Des faits marquants, Gilles, il y en a eu plusieurs. Je ne sais pas lesquels mettre en priorité. Il y a d'abord le fait d'être prise dans un événement brutal ; la force de frappe de quelque chose de vraiment inattendu, un écrasement d'avion ; la soudaineté d'un incident extrême dans notre vie, ça, c'est bouleversant !

L'accident s'est produit au décollage ?

C'était au décollage, précisément. Ce qui m'a marquée, ça a été, bien sûr, le feu à l'extérieur de l'avion avec la peur de brûler, ainsi que le bruit des explosions. La peur était accompagnée de fantasmes d'exploser en plein vol. J'ai éprouvé à la fois la certitude de mourir et l'espoir infatigable de m'en sortir.

Cette expérience m'aide aujourd'hui dans mon travail pour bien comprendre l'ambivalence des patients face au déni de la mort annoncée et à l'espoir de s'en sortir. Quoi donc espérer et comment ne pas nier sa situation ? J'ai été moi-même prise dans cette double pensée pendant quelques minutes. Cela me donne une bonne idée de la façon dont, à l'intérieur de soi, il est possible de composer avec des contradictions incroyables face à la conscience de la dure réalité et au sentiment qu'un miracle puisse encore survenir. J'ai vécu pour ma part un moment très éprouvant, dans un certain calme, malgré la tragédie.

Ce qui m'a le plus impressionnée, c'est de constater comment on peut se retrouver dans une même catastrophe les uns les autres et, pourtant, risquer sa propre vie pour sauver celui qu'on aide. Le personnel de bord sans relâche a pris soin de nous. Ça, pour moi, c'était plus fort que tout. On entend dire que le capitaine sera le dernier à quitter son bateau,

mais, quand on voit sur place que quelqu'un est prêt à tout faire pour nous, c'est très impressionnant. J'en ai d'ailleurs fait le sujet de ma thèse de maîtrise en psychologie : « L'expérience de survie du sauveteur-victime ; étude exploratoire auprès d'agents de bord ayant survécu à une catastrophe ou à un grave incident aéronautique. »

Je suis profondément touchée par le souvenir de celle que j'ai appelée ma *soignante*, l'agente de bord, qui nous a littéralement portés avant de mourir. Elle est décédée au moment de l'écrasement, de même que les pilote et copilote, eux qui avaient tenté de sauver le plus grand nombre de passagers et d'éviter d'autres dommages au sol.

J'ai donc vu des gens qui risquaient leur propre vie pour prendre soin des autres. Ils le faisaient pour être à la hauteur, je dirais, de leurs responsabilités, leur apprentissage et leurs valeurs. C'est ça qui m'a frappée très, très fort. Tu sais, j'aurais plutôt pensé qu'en de telles circonstances ce serait « Sauve qui peut ! » Je ne savais pas que la sollicitude et le sens des responsabilités envers autrui existaient à ce point quand la vie tire à sa fin.

J'ai été ensuite étonnée par le nombre d'émotions et de sentiments qui peuvent s'introduire en nous dans un moment aussi bref et qui, pourtant, m'a paru très long, comment dans un moment aussi turbulent, en état de choc, on peut malgré tout garder le cap.

J'ai compris que la proximité de la mort nous propulsait dans des paradoxes invraisemblables. Être à la fois précipitée devant la mort et être encore en vie, c'est déjà un paradoxe. Nos sentiments et nos émotions se bousculent à l'intérieur. Tout est confus. Tout est paradoxal. Une pensée élimine l'autre. Une pensée veille sur l'autre. Une pensée bouge l'autre. C'est difficile à décrire.

J'ai été frappée, bien sûr, par l'horreur de l'événement, mais également par notre capacité de nous soutenir les uns les autres dans pareille épreuve. On dit qu'on a la capacité de vivre ce qui nous arrive au moment même où la foudre frappe. Cet adage s'est avéré véritable pour moi. Si l'on m'avait prédit

que j'allais vivre tout ce que j'ai vécu, j'aurais affirmé : « Vous vous êtes trompés de personne. Je ne pourrai pas traverser un aussi grave incident. Impossible que je vive cela, impossible que je puisse le supporter. »

Mais je me suis rendu compte qu'on pouvait à la fois affronter le pire et endurer la douleur. L'être humain est capable d'en prendre. Ce fut pour moi toute une révélation.

Quand je me suis retrouvée au sol, j'étais très, très blessée dans mon corps, à cause de la chute, du fracas. J'étais atteinte des pieds à la tête : le genou gauche arraché, le bras droit ouvert, un poumon perforé par plusieurs côtes brisées, trois fractures au bassin. Mais j'avais la tête intacte. C'était miraculeux de pouvoir penser et à nouveau espérer, malgré mon état de choc.

Et là j'ai compris que l'espérance, c'est comme l'amour. Ça ne vous lâche pas. C'est une capacité d'espérer et d'aimer qui supprime tous les malheurs. Cette découverte m'a aidée à tenir le coup : le fait d'abord d'avoir reçu l'aide du personnel de bord sur le plan psychologique puis d'avoir accès à des ressources personnelles jusque-là insoupçonnées.

Je conserve à ce jour une image qui m'est précieuse pour en comprendre la puissance. Je l'évoque parfois avec des patients lorsqu'ils me confient leur propre crash. Je leur dis que, quand on a dissimulé un coussin gonflable derrière le volant des automobiles, on y a installé une ressource inattendue. Le coussin gonflable ne va pas se déployer au moindre choc ni à tout bout de champ ; il va éclore dans un moment fatidique.

C'est ainsi que nous sommes équipés, les êtres humains. Nous avons notre coussin psychique. Il gonfle au moment opportun. Il ne peut pas s'ouvrir avant. Nous ne connaissons pas vraiment le trésor qui se love à l'intérieur et sur lequel nous pouvons miser en cas de tragédie.

Cela s'est produit pour moi. J'ai senti ces forces-là, autant celle de mourir que la force de vivre parce que, dans pareille situation, on fonce inévitablement vers l'inconnu, on ne sait pas ce qui

va arriver, si l'on va mourir au bout de tant d'efforts. D'ailleurs, et pour quelques instants, on ne pense pas que l'on va s'en sortir. Mais, en même temps, on le veut tellement. On est alors pris dans un dilemme et il faut composer avec les deux antagonismes entre l'effort de vivre et l'abandon de soi. À ce stade, les deux potentiels se retrouvent nez à nez.

Cet accident a été à la source de certaines de tes convictions les plus profondes, à la fois dans ta vie personnelle et ta vie professionnelle.

Oui, j'ai développé certaines convictions sur le potentiel de l'homme. Par contre, je fais toujours attention à mes convictions ou à mon expérience. Là où cet accident m'a le plus aidée, c'est de croire profondément en l'être humain. Mais je sais que tous les humains, selon les expériences singulières et les circonstances, n'auront peut-être ni le temps, ni la chance, ni l'aide, ni le soutien ultérieur pour surmonter leurs épreuves. J'ai quand même la conviction qu'il est possible de compter sur soi et sur les autres. Je sais aussi que tout le monde n'y croira pas ou que tout le monde n'aura pas le temps de déployer ses ressources. Je crois aussi à la chance, à la malchance, à la gratitude et aux frustrations.

Parfois le coussin gonflable ne se déclenche pas.

Voilà. Admettons que le mécanisme ne fonctionne pas toujours. Rien n'est absolu. Nous avons des représentations, des points de repère, mais on ne peut pas dire qu'ils sont fiables à cent pour cent.

Cet événement a-t-il orienté tes études par la suite ?

Longtemps après, parce que j'ai aussi compris qu'il y a un temps pour la souffrance, on ne peut pas l'escamoter. Quand on souffre, quand on est malheureux, on voudrait bien que ça prenne fin tout de suite, ici et maintenant. Mais il y a une traversée à laquelle on n'échappe pas. Cette traversée, c'est une trajectoire, une route qui n'est pas la même pour personne dans sa durée ou face aux obstacles qu'on aura à franchir sur le chemin des récupérations. On ne peut pas faire l'économie de la souffrance, être spontanément transformé.

Quand on pense à un livre éclairant comme *Un merveilleux malheur* de Boris Cyrulnik, on peut difficilement y accéder au début de la souffrance, parce que la trame ne correspond pas immédiatement à ce qu'on est en train de vivre. *Un merveilleux malheur* correspondrait plutôt à l'aboutissement du malheur.

Un temps de reconstruction et de réadaptation est donc nécessaire. Cette entreprise colossale demande du courage, de la patience, de la détermination et du soutien. Il faut éventuellement surmonter les pertes multiples et trouver un sens à l'épreuve, parce qu'on l'a brutalement perdu. Perdre le sens, c'est perdre la direction de sa vie. La quête de sens, c'est aussi la recherche d'une nouvelle direction. Elle n'est pas exclusive à la dimension spirituelle, elle a aussi une visée spatiale. « Où est-ce que je m'en vais ? » J'ai perdu la boussole. J'ai perdu le Nord. On se sent complètement déstabilisé.

Je trouve important que tu mentionnes : « On ne peut pas faire l'économie de la souffrance. » Les soins palliatifs ne sont pas une recette pour éliminer toute forme de souffrance.

Certaines souffrances demeurent indélébiles, d'autres se manifestent de façon intermittente. Notre rôle, c'est de les tenir avec l'autre, de tenir la souffrance de l'autre dans nos bras. Au fond, on n'arrivera peut-être pas toujours à colmater des douleurs qui sont accumulées depuis longtemps. Mais, au moins, quand on accompagne l'être souffrant, c'est peut-être déjà moins douloureux pour la personne. Elle est moins seule.

Je pense aussi qu'en soins palliatifs nous ne faisons pas exception à la grande société, c'est-à-dire que nous suivons ses influences, nous tentons continuellement de nous adapter. La souffrance, le vieillissement, la maladie, puis, bien sûr, le processus lié au mourir et à la mort sont des thèmes et des phénomènes que la plupart des gens essaient de fuir, d'éviter. Nos sociétés véhiculent différentes valeurs et préoccupations selon les cultures et les époques.

Pour l'heure, dans les pays occidentaux, la jeunesse, la beauté et la santé dament le pion au vieillissement et à la mort. Cette fragilité de la pensée peut également nous atteindre même si nous travaillons en soins palliatifs avec d'autres valeurs ou convictions. Nous pouvons par moments nous aussi en arriver à croire que, finalement, il est possible de se sauver de la souffrance existentielle, alors qu'il s'agit en soins palliatifs de la porter ensemble, de l'apaiser et de parvenir presque totalement à endiguer la douleur physique, puisque nous avons développé avec succès une telle expertise.

J'ai connu l'expérience de la douleur dans mon propre corps. J'ai été soulagée par des médicaments fortes, comme la morphine, pendant plusieurs jours, branchée sur un respirateur artificiel. Ça m'a aidée à comprendre que, quand on lutte contre la douleur physique, il est difficile d'entreprendre simultanément un travail psychique. Par contre, quand on est soulagé dans notre douleur physique, il devient vraiment possible de donner préséance à notre corps spirituel, à notre corps psychique.

Donc, après un certain temps, tu as décidé de t'orienter vers la psychologie pour aider des personnes.

Après l'accident, j'ai dû aller en réadaptation pendant plus de deux ans, pour réapprendre à marcher. Sur le plan psychique, j'avais tout mis de côté parce que ce n'était pas garanti que j'allais pouvoir marcher. On ne peut s'exécuter sur tous les plans à la fois. Il fallait que je travaille très fort pour réinvestir ma vie physique, me rebâtir. J'étais en fauteuil roulant. J'étais jeune et il y avait de fortes chances que je puisse récupérer, j'ai mis toute mon énergie là-dessus. Pendant deux ans, je n'ai été centrée que sur mon désir de marcher. Mais, une fois cet objectif assuré, d'autres problèmes physiques se sont présentés. J'ai subi des interventions chirurgicales.

Au bout de deux ans et demi, le pire étant passé dans mon corps, je pouvais donc aller en psychothérapie à cause de mon traumatisme qui ne s'était pas résorbé. J'étais encore très fragile. J'avais

peur que les avions me tombent sur la tête. J'avais peur des bruits inusités. J'avais peur du feu. J'avais peur de tout ce que j'avais vu et vécu dans l'avion et, si j'en avais le moindre rappel à l'extérieur, c'était la panique.

J'avais besoin d'aide. Je ne savais plus où je m'en allais. Ma vie avait été cassée, cassée en deux. Je n'arrivais pas à avoir de perspectives d'avenir, sauf le désir de marcher. J'étais assez découragée.

Lorsque j'appris que dix-sept personnes étaient décédées, que le personnel de bord était mort et que nous restions sept survivants, pour moi ça a été un choc terrible, un deuxième choc. J'ai incidemment ressenti la culpabilité du survivant dont on parle dans la littérature. C'est comme si un poids m'avait été attribué, celui de donner un sens à ma vie, de faire quelque chose pour ceux qui étaient partis avant moi. Il ne fallait pas que ma survie soit vaine. Plus que le drame lui-même, la perte de ces êtres-là a fait partie de ma détresse, même s'ils m'étaient étrangers. Dans cette situation exceptionnelle, nous devenions tous frères et sœurs. Nous avons vécu quelque chose d'intime et de fort, ensemble. J'ai donc eu beaucoup, beaucoup de chagrin ; le deuil massif a été mon tourment psychologique.

Finalement, je suis allée me faire aider. Là aussi, en thérapie, j'ai été impressionnée par la bonté humaine. J'ai été reçue, écoutée, entre autres, par un homme réellement compatissant. Moi qui n'avais pu bénéficier de la présence d'un père tout au cours de ma vie, il y eut à ce moment une forme de réparation du père manquant. J'ai trouvé dans mon drame personnel beaucoup, beaucoup d'amour. Ça m'a éveillée tout d'un coup au désir d'aider les autres. Je me disais que je ne pouvais pas recevoir autant sans en faire quelque chose en retour.

Ce n'était pas alors une question de culpabilité, mais un choix libre.

C'était un choix conscient. J'avais travaillé très fort pour surmonter le sentiment de culpabilité en thérapie et ça a été fructueux. Lorsque j'ai voulu devenir psychologue, j'étais assurée que le terrain

était clair de toute projection à cause de ce qui m'était arrivé.

Je suis sortie de la thérapie guérie. J'ai pu prendre une décision éclairée. Celle-ci avait pris naissance du côté de la chaise du souffrant. Mais il devenait évident qu'un jour j'aimerais être dans la chaise de l'aidant. Je voyais que, si l'on pouvait m'aider à ce point à me sortir de là, parce qu'on a cru en moi, j'allais désormais croire en l'autre aussi.

Tu as donc entrepris des études, à plein temps ?

En fait, quatre ans après le crash j'étais encore souffrante. Je suis passée du fauteuil roulant au déambulateur, puis aux béquilles et, finalement, à la canne. J'allais à mes premiers cours à l'aide de béquilles. Je ne pouvais pas en entreprendre beaucoup à la fois. Ma santé était très fragile. Mais j'ai commencé comme ça, tranquillement. Sachant qu'un cours durait trois heures, je me disais : « Je vais réinvestir la vie en prenant des cours. Il va y avoir des gens avec moi, je vais sortir de l'isolement. » J'ai été vite stimulée par le goût des études. Je voyais que c'était la plus belle porte ouverte sur un nouveau monde qui s'offrait à moi.

J'ai donc commencé très graduellement à étudier en psychologie à l'Université du Québec à Montréal. J'ai été soutenue. Plusieurs professeurs m'ont ouvert le chemin. Ils m'ont donné du courage.

Y a-t-il eu un moment particulièrement fort qui a influencé ton choix d'étudier en psychologie que tu trouverais important de relater ?

Oui, lorsque j'étais en réadaptation pour réapprendre à marcher, entre autres, grâce à la physiothérapie, j'ai été en contact avec un homme, un patient, qui avait voulu s'enlever la vie en s'immolant. Il avait été sauvé de justesse et on avait reconstruit tout son visage, car il n'avait plus de visage. Côté de cet homme m'a fait comprendre qu'il y avait pire que mon cas et que je devais être dans la gratitude et non plus dans le chagrin. Moi, j'avais lutté pour ma vie, lui, il avait lutté pour sa mort. Nous nous retrouvions quand même à la croisée d'un même chemin, une vie que j'avais obstinément choisie alors que, lui, il ne

l'avait pas choisie. J'ai été très interpellée. Comment se faisait-il que des êtres cherchaient à détruire leur vie, alors que je cherchais inlassablement à reconstruire la mienne? Ce questionnement m'est apparu tout d'un coup exigeant et m'a incitée à vouloir poursuivre cette réflexion au détour des études en psychologie. Ce moment a été l'occasion d'un éveil particulièrement fort pour moi. À son insu, ce rescapé du suicide avait contribué à mon désir éventuel d'œuvrer auprès des personnes en phase terminale.

Tu termines donc ta maîtrise. À quel moment se fait la rencontre avec les soins palliatifs?

Je termine ma maîtrise et je suis persuadée, à ce moment-là, que je vais travailler auprès des survivants à des catastrophes collectives. J'avais pris des formations plus précises pour travailler dans ce domaine. Certains professeurs me mettaient en garde: «Attention, il y a un risque de t'en aller dans quelque chose qui t'a fait beaucoup souffrir.» D'autres par contre m'ont encouragée: «Au contraire, parce que tu as souffert du même phénomène, tu seras encore peut-être plus en mesure d'aider.»

J'étais interpellée par ces deux écoles de pensée.

Pour ma part j'étais convaincue que, si j'étais bien aidée en thérapie, libérée de ma souffrance, cela m'autoriserait à aller auprès d'autres survivants sans tout confondre avec ma propre histoire. À la fin de mes études, j'ai donc envisagé mon avenir auprès des accidentés, des personnes ayant survécu à différents chocs de vie.

Mais je pensais aussi à ceux qui ne s'étaient pas sortis du crash, qui en étaient morts. En fait, ils s'en étaient sortis autrement. Je pensais souvent aux personnes décédées. J'y pensais d'autant plus que, dans l'avion, j'avais vécu un moment troublant.

À la demande de l'agente de bord, j'ai changé de siège, parce que le feu gagnait de plus en plus de place près de mon banc. Pour éviter peut-être le pire, elle m'a priée de m'asseoir ailleurs. Je me suis donc assise à côté d'un homme que je ne connaissais pas. On s'est tenu la main, parce qu'on savait qu'on allait mourir ensemble.

Ce souvenir m'aide aujourd'hui à comprendre dans mon travail que de tenir la main de quelqu'un sert principalement à deux choses. D'abord, on lui confirme qu'il est encore vivant parce que, quand la frontière est aussi mince entre la vie et la mort, on n'est pas tout à fait certain d'être encore là. Quand on tient la main de l'autre, il sait qu'il est encore du côté de la vie.

Ensuite, tenir la main de l'autre ou être tenu dans la main de l'autre, ça donne du cran, un courage mutuel. L'analogie, en soins palliatifs, ce serait le courage de survivre à la perte de l'autre, et, pour celui qui meurt, le courage de quitter ce monde. Il y a un courant de hardiesse qui passe dans cette poignée de main. Je l'ai vécu très fort.

Toutefois cet homme est mort à mes côtés, tout juste avant l'impact, avant le crash.

J'ai été sidérée, impressionnée, apeurée par sa mort. C'était la première fois que quelqu'un mourait à mes côtés. Je crois, avec le temps, que cette empreinte ineffaçable m'a donné l'élan pour accompagner des personnes dont la mort est imminente et surtout pour prendre le temps d'appivoiser la perte. Il y a eu quelque chose de très fort qui s'est joué là. Je ne le savais pas à ce moment-là, mais ça s'est inscrit comme empreinte et ça m'a servi plus tard.

Je n'ai donc pas travaillé longtemps auprès des personnes qui survivent à des incidents collectifs. En pratique privée, je le fais encore, mais à petite échelle; la vie menacée par une maladie grave ainsi que la thématique du deuil constituent à ce jour l'essentiel de ma pratique professionnelle.

Il n'en demeure pas moins que tu es identifiée comme personne-ressource dans ce domaine. Lorsqu'il se produit une catastrophe dans nos milieux, les médias sollicitent souvent ton expertise. Quel lien fais-tu entre ce fait et ton engagement en soins palliatifs?

Lorsque je collabore avec les médias dans ces circonstances, j'ai pour but de rejoindre les familles en deuil, de rejoindre les survivants. J'ai tellement pensé aux familles de ceux qui étaient morts dans l'accident où j'ai survécu que, chaque fois qu'il y a

un événement tragique, je pense à ceux qui restent. C'est pour ça que j'accepte d'intervenir. Il est vrai qu'actuellement je ne pourrais pas travailler dans ce domaine uniquement, étant dédiée aux soins palliatifs. Il faut bien faire des choix.

Mais il y a un lien qui tient au fait d'être placé devant la mort et la perte. Ce sont des morts très différentes, néanmoins, il s'agit de la mort.

Après un temps de réflexion, j'ai choisi d'emblée les soins palliatifs. Je me suis demandé « Qu'est-ce que c'est que de savoir qu'on va mourir? » Qu'est-ce qui se produit lorsqu'on a le temps de s'y préparer? J'étais fortement intriguée par ces questions. J'ai donc décidé d'explorer cet univers. C'est ainsi que j'ai été accueillie à l'hôpital Royal Victoria.

As-tu offert tes services? Est-on venu te chercher?

J'avais offert mes services à l'hôpital Notre-Dame mais, pour toutes sortes de raisons, ça n'a pas fonctionné. À l'hôpital Royal Victoria, j'ai obtenu une entrevue avec le docteur Balfour Mount et Jacques Voyer, le psychiatre regretté. Ces deux hommes-là m'ont accueillie avec chaleur et curiosité. J'ai été franchement renversée par la qualité de la rencontre. Au terme de notre entretien, ils m'ont dit: « Il n'y aura pas de problèmes.

Si tu as quelqu'un pour te superviser à l'université, puis ici dans l'hôpital, on est prêts à te faire une place. » Ils ont facilité mes démarches et m'ont ouvert les portes avec confiance.

Et la grande aventure a débuté?

Ah oui!

Les soins palliatifs en étaient à leurs débuts au Québec à l'époque.

J'y suis entrée en 1986. Les soins palliatifs avaient débuté en 1974. Il n'y avait pas eu de psychologue au Royal Victoria dans ce domaine, à part Pierre Grégoire déjà très engagé en oncologie; c'est lui qui m'a appris mon métier. Docteur Grégoire est un homme remarquable et, grâce à lui, j'ai fait connaître l'importance de la psychologie au sein d'une équipe interdisciplinaire en soins palliatifs.

J'ai été accueillie comme stagiaire. Une année passionnante. J'ai aimé travailler auprès des patients, des familles et du personnel. Par contre, comme il n'y avait pas de poste officiel prévu au budget, j'ai dû quitter. Lorsqu'on m'a demandé de faire un bilan verbal de mon année, j'ai seulement pleuré en précisant: « Je suis obligée de quitter et je ne peux pas vous dire autre chose que ce que mes larmes vous signifient. J'ai adoré mon travail au sein de votre équipe. » Je suis partie.

C'est alors que j'ai ouvert mon propre bureau comme psychologue. Les premiers mois, des gens de l'hôpital m'ont envoyé des clients. J'ai bâti une pratique privée assez rapidement, avec beaucoup d'enthousiasme pour le métier.

Les personnes qui venaient te consulter étaient-elles en lien avec les soins palliatifs?

À l'époque, c'était le fléau du sida. J'ai reçu plusieurs personnes qui étaient touchées par cette nouvelle maladie. Des jeunes qui mouraient peu de temps après leur diagnostic. Ils venaient consulter, malgré leur état gravement atteint, dans les derniers moments de leur vie. J'en garde des images poignantes; heureusement, la médecine a fait des progrès immenses à ce chapitre.

En 1988, l'hôpital m'a rappelée. Une famille avait fait un don afin d'assurer des soins psychologiques aux patients et aux familles. On m'a alors offert un poste d'une année à temps plein ou deux ans à temps partiel. J'ai accepté de retourner pour deux ans à temps partiel. Depuis, le contrat n'a cessé d'être renouvelé. J'y suis, j'y reste et avec bonheur.

Puis, un jour, l'unité de soins palliatifs du Royal Victoria a été fermée. Ce fut sans doute un moment pénible pour toi?

Ce fut effectivement une période très pénible. J'ai trouvé ce moment plus difficile que je ne l'aurais cru. Pourtant, j'avais déjà aidé des soignants éprouvés par les fermetures et les fusions. Je les comprenais intellectuellement. Mais quand je l'ai vécu, là, j'ai

compris ce que c'était que de quitter un lieu tant investi pour un milieu inconnu.

Les soins palliatifs au Royal Victoria, pour moi, c'était d'abord l'histoire. Ils étaient les pionniers. C'était une sorte de lieu sacré où il s'était passé beaucoup de grands événements. Peut-être qu'on ressent la même chose lorsqu'on démolit une église. On démolit alors des lieux investis de moments forts de vie. J'étais triste de laisser tout ça derrière moi. Un ami médecin m'a dit : «Tiens bon, ce n'est qu'une dure traversée. Tu vas retrouver ta passion.» Il m'a soutenue et encouragée. J'y ai cru et je me suis accrochée à son précieux conseil. Mais j'ai vécu une année de deuil aujourd'hui résolu. J'ai retrouvé à l'Hôpital général de Montréal le même plaisir de travailler que jadis au Royal Victoria.

Ton engagement prend aussi la forme de l'écriture. Comment en es-tu venue à écrire et qu'est-ce qui te motive à continuer à le faire² ?

J'ai plusieurs passions! (rires) Tout d'abord, la passion du métier. Je ne peux imaginer plus beau métier que celui de psychologue. C'est dur parce qu'on entend la souffrance et la tristesse du matin au soir, mais on a un privilège énorme, celui de travailler avec l'intériorité. Ça, c'est le cadeau.

L'écriture est une autre de mes passions. Quand j'étais petite, à l'école, j'aimais beaucoup les dictées en français. J'ai commencé par écrire des cartes de vœux, les gens disaient qu'ils aimaient mon choix de mots. J'étais déjà encouragée dans mon écriture. Après le crash, aux soins intensifs, il me restait un bras disponible. Je l'utilisais sur la tablette que j'avais pour communiquer, puisque j'étais intubée et ne pouvais parler. Je communiquais par l'écriture. J'ai peut-être associé l'écriture à un moyen de survie. C'était très important pour moi de pouvoir m'exprimer sur cette tablette, magique!

Par la suite, en convalescence, même si j'étais entourée, je demeurais très seule. Dans cette solitude, j'ai décidé d'écrire. J'ai compris à ce moment-là, que, quand on écrit, on est en relation à la fois avec le futur lecteur et avec soi-même, dans un dialogue intérieur.

L'écriture m'a aidée à traverser ma convalescence. Et puis, j'en ai fait un récit : *Le crash et le défi: survivre*. Par la suite, il y a eu un second livre en collaboration avec Marie de Hennezel. Je suis actuellement en train d'en écrire un troisième avec Gustave Nicolas Fischer. J'ignore quand il paraîtra. Je mets du temps parce que je fais plusieurs choses à la fois qui sont par ailleurs reliées.

Quand je m'installe pour écrire, la passion est au rendez-vous. Auparavant, j'utilisais la plume. Je ne pensais pas retracer la même joie d'écrire en troquant la plume contre l'ordinateur. Eh bien oui, j'éprouve la même joie de voir apparaître ces mots et ces phrases sur écran cathodique.

Le désir d'écrire a donc commencé avec le crash. Beaucoup de choses dans ma vie sont nées avec cet événement : le désir d'aider, le désir d'écrire, la curiosité de mieux comprendre la complexité humaine.

Tu as mentionné ta collaboration avec Marie de Hennezel. Tu es en relation avec plusieurs personnes connues dans le public : le professeur Michel Hanus, Christiane Singer, Marie Laberge, Luce Des Aulniers, etc. Comment se produisent les rencontres avec ces personnes inspirantes ? Est-ce qu'il en existe une ou deux qui sont plus marquantes ?

J'ai une chance extraordinaire de faire des rencontres marquantes, effectivement inspirantes et heureuses. J'ai connu Marie de Hennezel lorsqu'elle est venue en stage chez nous, au Royal Victoria. Je suis restée en amitié avec elle. Par elle, j'ai été mise en contact avec plusieurs personnes, entre autres Christiane Singer. Le contact avec Michel Hanus et Marie Laberge s'est fait autrement.

Lors de ma rencontre avec ces personnes de grande qualité, quelque chose s'est vite installé, un lien très fort, un désir de collaborer, d'écrire ensemble, de communiquer. Peut-être sommes-nous rejoints par une même passion, une sorte de fil qui nous relie. C'est ce que j'ai trouvé plus particulièrement en Christiane Singer, en Marie de Hennezel, en Gustave Nicolas Fischer et en Marie Laberge. Cette

dernière est une femme dynamique, authentique et nous aimons rire ensemble. Elle ne travaille pas en soins palliatifs, comme on sait, mais elle a réalisé un très beau film, *Les Heures précieuses*. Dès que je perçois ce goût de créer qui nous anime, je crois que « l'affaire est partie ». C'est alors un plaisir, une chance et une immense joie à partager. Je me répète : ce qui me captive le plus dans la vie, c'est la relation et la collaboration. C'est si riche tout ce qu'on peut créer ensemble, lorsque nous mettons en commun le potentiel de chacun. La communication, l'échange, le relationnel et la collaboration sont pour moi des moteurs inépuisables. Je n'aurai pas assez d'une vie, bien sûr... C'est ce qui va être malheureux, enfin... ! (rires) Il faudra bien fonctionner avec le temps qui me sera donné.

Tu es aussi enseignante. Tu as participé à la naissance et à l'évolution d'un cours de type universitaire sur l'approche de la mort à l'Université du Québec à Montréal.

Oui, j'ai enseigné comme chargée de cours au Centre d'études sur la mort. J'ai donné plusieurs fois le cours intitulé « Phénomènes relationnels et confrontation à la mort ». Enseigner, c'est transmettre et, en même temps, c'est recevoir. Par ce qu'on transmet, l'autre réagit et la réaction de l'autre nous nourrit. Nous sommes motivés par une curiosité qui est sans fin.

Le cours que je donnais durait trois heures. Je perdais la notion du temps tellement j'étais passionnée. Il me semble qu'il y a tant à dire quand on travaille des thèmes comme la vie, la mort, la perte, l'attachement, le détachement.

Je crois qu'à cette époque tu collaborais beaucoup avec Luce Des Aulniers ?

Oui. Luce, une anthropologue brillante, ingénieuse. C'est elle qui a fondé le Centre d'études sur la mort qui rassemble des étudiants de différentes disciplines. On retrouve encore une fois, dans ces cours, la richesse de l'être humain parce qu'il est possible de partager des expériences extraordinaires.

Le milieu dans lequel tu travailles est un milieu multiculturel, est-ce que ce fait donne une couleur particulière à ta pratique ?

Quand on se met à l'écoute des cultures, on découvre que ce qu'on a appris ne s'applique pas à tous. Par exemple, doit-on amener les enfants auprès d'un parent qui va mourir ? Pour nous, au Québec, c'est normal. Or, dans certaines cultures, cela ne se fait pas.

Aussi, beaucoup de malades chez nous ne parlent ni anglais ni français. Bien sûr, pour le mieux-être du patient, les procédures médicales lui sont traduites, mais pas pour tout. Ces particularités nous incitent donc à communiquer autrement que par la parole ; on a alors recours à la gestuelle, à des signes que l'on crée sur mesure à titre d'accompagnants.

Tu es souvent sollicitée pour des conférences et des collaborations à l'extérieur du pays.

Actuellement, je suis beaucoup sollicitée en France pour faire de l'enseignement sur la mort et sur le deuil. Nous bénéficions au Québec d'un préjugé favorable comme intervenants en soins palliatifs, c'est pourquoi on vient chercher notre expertise. J'aime ce genre d'échanges qui m'apportent autant que j'espère leur apporter. C'est une expérience très stimulante.

Je sais que tu aimes lire. Quels sont les auteurs qui t'ont marquée et qui te marquent actuellement ?

Un auteur qui m'a beaucoup marquée, c'est Christian Bobin. Il a une approche à la fois grave et poétique. M'enquérir de son plus récent livre, chaque fois, cela me procure un plaisir renouvelé.

À l'époque où j'enseignais, j'avais été frappée par un livre de Marie Laberge, *La cérémonie des anges*, qui évoque la mort d'un enfant. Je ne connaissais pas Marie, sauf comme auteure. Je lui avais écrit un petit mot par l'entremise de son éditeur, lui exprimant combien son livre m'avait ébranlée, puisque je faisais travailler les étudiants à partir de son œuvre. Elle m'avait répondu immédiatement dans une très belle lettre. C'est plus tard que notre amitié est née. Une amitié à ce jour si vivante.

Marie de Hennezel, en plus d'être une amie, une consœur, compte parmi les auteurs qui m'aident le plus à évoluer dans mon métier. Je trouve aussi qu'elle a le don de rejoindre tout le monde, que ce soit les professionnels dans le domaine des soins palliatifs ou toute autre personne qui commence à s'y intéresser. J'apprécie vraiment l'écriture de Marie, accessible, mais surtout pas banale. Elle s'adresse à l'âme, à l'intériorité des êtres, avec une telle profondeur.

Dans le domaine de la spiritualité, j'ai savouré le volume de Léon Burdin : *Parler la mort*. C'est un des beaux livres sur l'art d'accompagner les grands malades.

Je relis souvent *Le ressort invisible* de Gustave Nicolas Fischer. Il traite de la souffrance et de la résilience chez l'humain. Il a écrit également *Les blessures psychiques*, dans lequel il nous invite à comprendre le pardon d'un point de vue psychologique, plutôt que religieux ou spirituel : comment pardonner l'impardonnable ?

Le plus récent volume de Christiane Singer, *Derniers fragments d'un long voyage*, restera pour moi un livre sommet ; cet auteur m'a spirituellement conquise. En 2004, je l'avais invitée à titre de conférencière lors d'un colloque sur le deuil tenu à Montréal. C'est là que nous nous sommes connues. Par la suite nous avons été demandées par Radio-France conjointement avec Audiens, un groupe d'action sociale, pour bâtir une conférence ensemble sur le deuil et ses conséquences, à l'intention de la communauté française. Ironie du sort, c'est à ce moment-là qu'elle a reçu son diagnostic de cancer suivi d'un pronostic réservé. Elle a été tristement forcée d'annuler cette activité. En revanche, elle a, peu de temps avant sa mort, manifesté le souhait que je vienne faciliter, de concert avec notre amie Marie de Hennezel, un séminaire intitulé « Vivant jusqu'au bout », afin d'aborder les moments clés d'une vie qui tire à sa fin. Ce séminaire a eu lieu dans son terrain de vie, durant la semaine de Pâques 2008 (un an après sa mort), à Vienne, en Autriche. Ce fut pour moi une expérience particulière, un honneur de pouvoir répondre à l'un de ses derniers souhaits.

Voilà, ce sont à mon avis des livres-phares. Je me dis : « Qu'est-ce que je ferais sans ces auteurs-là, sans ces créateurs qui illuminent le quotidien ? »

Une question piège ! Dans une entrevue que tu as faite auprès de madame Cicely Saunders, celle-ci affirme : « Mais ce n'est pas tout le monde qui devrait travailler dans ce milieu tout au long de sa vie. Il y a des gens qui se consacrent aux soins palliatifs pendant un certain temps, puis quittent et vont faire autre chose. » Or, tu œuvres dans les soins palliatifs depuis plusieurs années.

Comment arrives-tu à te ressourcer ?

(Rires). Au fond, je me ressource à même le travail. Je me repose en travaillant, puis je travaille en me reposant. Je ne sais pas comment répondre autrement. C'est une joie pour moi de travailler dans tous ces domaines connexes : le deuil, les formations, l'accompagnement des personnes, la réflexion et l'écriture sur ces sujets qui me stimulent.

Quand je pars en vacances, je m'efforce d'apporter un roman pour me sortir du travail. Mais je cache toujours un livre sur le deuil dans le fond de ma valise, en me disant : « Je ne veux pas l'ouvrir. Je vais plutôt lire tel roman qu'on m'a conseillé. » Je n'y arrive pas ! Je ne ressens aucun plaisir, aucune détente à lire un roman. Par contre, dès que j'embarque dans un livre sur la mort... Et ce n'est pas pathologique ! (rires)... Cela me rappelle en contrepartie la chance que nous avons de vivre.

Je m'explique ainsi ce phénomène. Je suis prise avec l'empreinte de la mort que j'ai vraiment côtoyée de très près. Mais, en même temps, je traite cette réalité de la mort autrement qu'en en ayant seulement beaucoup souffert. Comme cette expérience m'a redonné la vie, lire sur ce sujet me maintient dans la gratitude.

Au fond, les résultats du crash ont été heureux. Alors, lire sur les phénomènes entourant la mort, je ne dirais pas que ce sont, pour moi, des lectures heureuses, mais ce sont des lectures poignantes, touchantes et significatives. Plutôt que de nager à la surface d'un lac tranquille, je préfère la plongée sous-

marine avec des auteurs qui m'entraînent dans les profondeurs.

Tu travailles beaucoup. Comment assures-tu un certain équilibre de vie? Comment te reposes-tu?

Pour moi, cet équilibre provient du sens que je donne à mon travail. Le soin relationnel me donne le sentiment d'aller au plus profond, de découvrir la particularité de chacun. Le métier que j'exerce me fournit l'occasion de rencontrer des êtres attachants ou intrigants.

Mais je sais aussi me reposer. L'été dernier, je suis allée aux îles de la Madeleine. Je me suis reposée. J'ai fait un effort pour apporter un roman. Le bon Dieu m'a aimée, parce que j'ai apporté le roman de Louise Portal qui portait sur un deuil! Je me suis dit: «Je n'ai pas fait exprès. Je ne connaissais pas le contenu de *L'angélus de mon voisin sonne l'heure de l'amour.*» (Rires).

En même temps, j'ai profité du soleil, de bons repas, de la présence d'amis très chers. Puis j'aime rire. J'aime marcher. J'aime les beaux endroits, la puissance de la nature. Cette année, nous sommes comblés avec une verdure luxuriante. J'aime dormir et je dors bien. Une nuit me répare facilement. J'ai de bons amis. Je recherche aussi la solitude. Je trouve que, dans la solitude, on rejoint son propre calme.

On peut donc continuer en soins palliatifs longtemps, mais pas n'importe comment.

Il faut tout probablement se poser des questions de temps en temps. Est-ce que je suis encore bien dans ce milieu? Est-ce que je rends encore service? Est-ce que je sens que je peux encore aider comme psychologue? C'est une préoccupation que je porte, j'ai le souci de l'autre.

C'est vaste la psychologie. Mais actuellement je ne pourrais pas être psychologue dans un autre contexte. C'est dans ce milieu précis que je peux offrir mes talents et mes compétences, grâce à une capacité que j'ai d'entendre la souffrance reliée au grand chagrin, de la porter et de la traverser avec l'autre et, dans le meilleur des cas, de pouvoir aider l'autre à la transformer. Il y a une expression de Freud

qui à ce jour fait écho en moi. Il parlait quelque part de «l'espace océanique» en chacun. Je trouve en effet que dans notre être, si l'on regarde bien comme il faut, il y a des montagnes, un roc, puis il y a un océan. Tout est là pour accueillir beaucoup, beaucoup de cette vie. Alors, je me dis qu'il faut savoir porter les êtres et les choses en dedans de soi, puis les faire circuler. Je ne sens pas de fatigue, ni du métier ni de la souffrance. Bien sûr, j'aime le bonheur et la joie, mais, dans la souffrance, je trouve qu'on va davantage au fond des choses; elle nous permet de rebondir et d'évoluer autrement.

Je suis infiniment reconnaissante de vivre. Je l'ai échappé belle. Je sais que j'aurai une autre fois à faire face à la mort. Mais la survie m'a donné des ailes. Je ne suis ni saturée de mon travail ni saturée de dire merci. Par exemple, j'aime dire merci à ma directrice actuelle, D^r Anna Towers, pour sa confiance et sa bonté, et au fondateur des soins palliatifs en milieu hospitalier, le D^r Balfour Mount, envers qui j'éprouve une admiration à la fois personnelle et professionnelle. Ce visionnaire a su mettre son amour au service de l'homme blessé. Il nous a montré le chemin.

Une dernière question, la question classique que nous aimons bien poser à nos pionniers. Comment envisages-tu l'avenir des soins palliatifs? Est-ce que tu as des inquiétudes? Est-ce que tu vois certains défis particuliers? Quelles sont les forces que tu reconnais dans le mouvement des soins palliatifs qui te donnent confiance pour l'avenir?

J'ai quelques petites inquiétudes. Elles sont nécessaires dans la mesure où elles nous poussent à réfléchir en groupe et, par la suite, voir où nous nous dirigeons. Une de ces inquiétudes est de constater que le «curatif» prend encore beaucoup de place, même dans les derniers instants de la vie. Je pense incidemment aux chimiothérapies dites palliatives; nous devons encore mieux les expliquer pour bien comprendre ce que ce traitement apporte réellement ou symboliquement à la fin de la vie. J'ai souvent l'impression qu'on passe proche de revenir à nos peurs de la mort.

Il y a aussi l'inquiétude de perdre certains acquis. Par exemple, nous avons multiplié les services dédiés aux soins palliatifs. Les soins palliatifs constituent un laboratoire extraordinaire pour prévenir des deuils pathologiques. Les gens sont accompagnés dans leur deuil anticipé et préparés au fur et à mesure à ce qui vient. Il y a tellement de belles choses qui se vivent en soins palliatifs. On craint toujours de perdre ces acquis qui ont été fragiles pendant longtemps et qui le sont peut-être encore parfois.

Je demeure confiante. Les unités se multiplient un peu partout. Nos congrès sont bondés. Les soins palliatifs sont mieux connus. Des politiques gouvernementales se sont précisées. Des budgets se sont déployés. La population étant vieillissante, les retombées des soins palliatifs seront en conséquence davantage considérées. De nouveaux membres vont se joindre à nous, la famille va grandir, de nouveaux lieux de soins vont se bâtir. J'en suis persuadée.

C'est dans mon caractère d'être une éternelle optimiste. Je vois toujours le beau avant de voir le négatif. C'est une chance, je crois, d'être faite ainsi. Alors, sans tracer un portrait rose, puis irréaliste, je vois d'abord toutes les possibilités et je crois que le mouvement est trop fort pour qu'il soit un jour inexistant.

Si nos congrès n'attiraient personne et s'il n'y avait pas tant d'attentes pour venir à nos unités, je serais inquiète, mais ce n'est pas le cas. De plus, il existe des collaborations de plus en plus serrées entre l'oncologie et les soins palliatifs et cette union apportera sans nul doute une plus grande solidarité. Les témoignages des familles sont convaincants.

Les lieux destinés aux soins palliatifs nous permettent de protéger les messages et les cadeaux que les gens veulent offrir à leurs proches et à l'univers avant la grande séparation. Cueillir les messages laissés par ces personnes et les transmettre aux survivants, voilà une façon d'apaiser le deuil.

Exercer le métier de psychologue au sein d'une équipe en soins palliatifs offre aux patients une solution de rechange à l'impossible guérison physique. La qualité relationnelle permet d'aller à l'essentiel en raison du temps compté. Autrement dit, la proximité humaine à ce stade a une valeur inestimable. Le psychologue tente de faciliter la communication entre les vivants et le mourant; il cherche à apaiser les réactions dépressives, à diminuer l'anxiété face à la mort en favorisant l'expression de la tristesse, mais également la force de chacun. La psychologie de la mort et du deuil évolue dans son apport clinique autant que dans la recherche; elle propose une approche qui transcende le corps en défaillance. Bref, la contribution de la psychologie en soins palliatifs est en ascension. J'aime former la relève.

Johanne, merci beaucoup, non seulement pour cet entrevue, mais pour tout ce que tu apportes aux malades, à leurs proches et aux soignants professionnels ou bénévoles.

NOTES

1. Le 29 mars 1979, un F-27 de la compagnie Quebecair s'écrasait dans un champ près de l'aéroport de Québec. Les trois membres de l'équipage et quatorze passagers ont péri. Il n'est resté que sept survivants.
2. Auteure de nombreux articles de revues ou de chapitres dans des collectifs, M^{me} de Montigny a publié deux volumes: *Le crash et le défi: survivre* (1985) et, en collaboration avec Marie de Hennezel, *L'amour ultime* (1990).